

Ce post est un message à plusieurs voix. Voyage et accès internet obligent, il est un peu décalé dans le temps.

Il raconte le stage « City Language » donné conjointement par Noir Art Group et Pudding Théâtre à l'invitation du 13^{ème} International Street Theater Festival of Marivan au Kurdistan Iranien. Il s'est déroulé du 23 septembre au 4 octobre 2018.

La première voix est celle de Christophe Chatelain, directeur artistique du Pudding Théâtre, Cie française.

La deuxième, celle de Sylvie Faivre, dramaturge au Pudding Théâtre.

La dernière, celle conjointe de Mina Bozorgmehr et de Hadi Kamali Moghadam, directeurs artistiques de Noir Art Group, Cie iranienne.



Première voix :

WORKSHOP IN IRAN, acte II- Mariwan Festival.

Le pays où l'on ne parle pas de la pluie et du beau temps, car il y fait toujours beau. Et où l'on peut s'asseoir partout dans les parcs car il n'y a pas de chien.

Deuxième fois cette année que nous nous rendons en Iran.

Cette fois-ci, c'est un stage co-dirigé par Silvi et moi pour le Pudding et par Mina et Hadi de Noir Art Group. On se connaît bien, nous avons travaillé avec eux en dramaturgie et mise en scène sur le spectacle Telecity, avec Olivier Villanove et Ioana Arrufat; c'est grâce à eux que nous nous sommes rencontrés.

LE LIEU, Mariwan.

Petite bourgade du Kurdistan iranien à la frontière irakienne. A quelques kilomètres du village martyr kurde que Saddam Hussein avait gazé avant la première intervention américaine. Un lac immense entouré de montagnes majestueuses ; paysage à couper le souffle ; il fait chaud, très chaud. Très, très chaud.

LE FESTIVAL.

13^{ème} édition, 26 spectacles venus de tout l'Iran, 1 spectacle espagnol, 1 spectacle irakien, d'autres pays du Moyen Orient sont présents, et nous : premier stage mondial Franco-Iranien d'écriture de rue en déambulation, du jamais vu.

LE STAGE.

14 jours de formation, 1 demi-journée de pause. 24 stagiaires venus de tout l'Iran, savamment sélectionnés sur dossier par Mina et Hadi.

Ce stage est gratuit 20 dieux, gratuit, gratuit pour tous les stagiaires. On les loge, on les nourrit. Ils ont juste payé leur déplacement. La dernière fois que j'ai vu ça, c'était il y a 30 ans, ça s'appelait un stage théâtre jeunesse et sports.

Conditions de travail inégalées en France. Accès à toute la ville, vraiment où l'on veut. Minibus à disposition pratiquement totale. Regards amusés, interloqués des vrais gens de la ville qui nous regardent travailler, à même la ville, à même le bitume. Mina et Hadi ont assuré les 6 premiers jours. Nous, on débarque de France et 2 heures après notre arrivée on commence sur les chapeaux de roues.

L'IDÉE.

Nous voulons (Pudding et Noir Group) ouvrir des possibles dans la ville, raconter des histoires. Pour se faire, nous imaginons que notre groupe d'acteurs possède le pouvoir magique de lire la ville, de la sentir. Toucher un arbre peut nous permettre d'accéder à une légende ancestrale car les racines de l'arbre plongent dans la mémoire de la terre. Toucher une poubelle peut nous raconter une histoire contemporaine écologique. Enfin, bref, c'est l'idée. Une idée que nous testerons toute cette année au Pudding (un stage aux 6 Pompes chez Mauser le Boss, ce stage en Iran et un stage en France à Semur en Auxois avec le Théâtre du Rabot où nous sommes actuellement en travail). 3 tests, des dizaines de directions possibles. Un univers théâtral s'offre à nous, saisissons-le !

LE CONTEXTE.

Pendant les 6 premiers jours, la terre a tremblé à Mariwan et surtout un drame terrible a littéralement paralysé la ville. La ville est en deuil, le Kurdistan est en deuil, l'événement est relayé en national. 4 hommes sont morts brûlés dans la montagne alors qu'ils voulaient éteindre un feu de forêt. Parmi ces 4 hommes, il y avait Sharif. Un homme très connu dans la ville, écologiste convaincu, il était de toutes les luttes pour préserver la nature de son pays. Un guide comme il en existe peu. Cet événement foudroie le groupe. On ne peut pas faire autrement. On doit parler de ces hommes. On doit se mettre sur le fil. On doit prendre le risque d'être dans l'ultra sensible. Le groupe le veut, nous le voulons, ce n'est pas possible de faire autrement. Nous tirerons un fil dramaturgique et rendrons hommage à ces hommes. À cette idée, je frissonne de peur. À ce moment-là, le théâtre devient nécessité. Un outil pour changer le monde, un creuset d'humanité.

LES PRÉSENTATIONS PUBLIQUES.

La première sur le site du lac : sauvage, débridée. Pour se faire une idée de l'ambiance, il faut mélanger plusieurs atmosphères. Aurillac le samedi soir dans la vraie rue, tu y mets de l'historique et tu penses au moyen-âge, tu pimantes tout ça avec un soupçon de feria du Sud sans alcool et, tu as l'ambiance.

Niveau jauge, c'est la folie totale, donc avec Silvi, on décide de gérer la jauge ; on n'a pas eu assez de temps pour transmettre cet art à nos stagiaires, dommage. On a appris 2 mots : « baichini »-s'asseoir en farsi, « da nicha »-s'asseoir en kurde. Comme d'habitude je suis transi de peur avant de commencer, les paumes des mains qui gouttent presque. Ça va être du putain de sport.

La 2^{ème} dans le parc de Sharif. Précise, solaire, grande émotion, pleurs, hommage et rires. J'en suis sûr, le théâtre doit tenter de changer le monde.

Sharif avait un petit magasin dans ce parc très fréquenté du centre ville. Un parc ombragé avec des anciens, des jeunes, des femmes. C'est là que l'on veut jouer, notre fil dramaturgique est écrit pour ça et notre dernière scène prend la totalité de son sens à cet endroit. Quand avec le public et les acteurs nous finissons devant le magasin de Sharif, moi aussi je pleure. J'ai rarement ressenti une telle émotion au théâtre. Le théâtre peut changer le monde.

Merci au Ministère de la Culture iranien de nous faire confiance. Merci aux autorités de la ville de Marivan. Merci à l'organisation du festival. Merci à Mina et Hadi.

PS : Pour le moment, aucun remerciement pour les diverses autorités françaises qui pourraient nous aider à réaliser ces rapprochements culturels, fraternels.

Mais sachez que j'aimerais pouvoir vous remercier un jour.

Chatelain Christophe.



Deuxième voix :

Nous sommes revenus. J'ai des images plein la tête, des sensations, des manques. Nos stagiaires, « les enfants » comme dirait Hadi, nous l'ont pourtant répété des dizaines de fois « I will miss you ». J'ai un manque d'Iran, un manque des 10 théés quotidiens, moi qui n'en bois jamais, un manque du travail ensemble, un manque du soleil de plomb, de la poussière, des serremments de mains avec nos stagiaires dans la rue, alors qu'on a pas le droit de se toucher, un manque de ce flou magique de communication qu'on ressent quand on n'a pas de langue en commun et qu'il faut parler avec le corps. Je me surprends dans la rue ici, à passer la main sur ma tête pour vérifier que mon foulard est toujours là.

J'égrène le chapelet kurde offert par Dartoche, figure incarnée du patriarche, du bonhomme ; menuisier, photographe, père de famille, apprenti comédien, commandant à 18 ans d'une quinzaine de recrues sur le front Iran-Irak. Je le vois lors de la première sortie publique au lac. Concentré, présent, immense. J'entends le silence d'avant sa voix. Comment il nous réunit, public et artistes.

Je vois Zara, Fatimeh, Salimeh, Marzieh et Kimia, leur jeunesse, leur justesse qui entonnent les lamentations, qui deviennent femmes, filles, sœurs, mères. Je sens la concentration de mon bras brandi pour les éclairer du mieux possible avec ma pauvre torche, et Christof de l'autre côté de l'espace, le bras brandi aussi.

Hadi avec son bol tibétain et son sifflet, qui rythme les scènes. Un monument de présence. Je vois le sourire resplendissant de Mina qui accueille la petite française, sur la scène des langues farsi-kurde-français, pour la présenter aux spectateurs.

La petite fille de Ata dont le prénom veut dire « feuille qui ondoie dans le vent », danser si bien, si concentrée sur la musique à fond du chauffeur kurde, qu'on improvise une boum déchaînée dans le mini-bus IranKhodro roulant, les uns dansant sur les autres tellement on est en surnombre.

Je vois notre horde de Voyageurs-Rêveurs endormis sur leur balai, murmurants, qui au sol, qui dans un arbre, qui dos à dos... Les spectateurs autour, que l'on déplace pour ouvrir l'image, sans les toucher, puisqu'on ne peut pas ; sans parler, puisqu'on ne sait pas. Je vois tous ces publics, hommes, femmes, enfants le sourire aux lèvres, qui se laissent guider par de parfaits étrangers, qui jouent le jeu avec bienveillance.

Mohammed-le-grand, avec son visage si particulier dans son corps de colosse. Je le vois rugir, bondir, emplir l'espace et s'endormir, laisser la place aux narrateurs. J'entends Farzad qui raconte en farsi et Kajan-La-femme en kurde, tous les 2 avec des regards qui mangent le public.

Notre consternation, notre impuissance quand un soir un téléphone nous apprend que le toman a encore dévalué par rapport au dollar. En une soirée, il passe de 10 000 à 14 000.

Aram-le-jeune, à la scène des poubelles, la tête enfouie dans un sac de détritrus, qui apprivoise les prises de focus. Voria à l'écoute du groupe et du rythme qui trouve LE bon moment de l'apothéose. Saïd qui me promet que la scène sera en public telle que je la rêve ; et elle l'est... au-delà.

Le grésillement du maïs grillé plongé dans un seau d'eau salée juste avant d'être servi, sur une natte au bord du lac. Et l'odeur du poisson grillé.

Je vois le groupe en travail, le matin très tôt, pour échapper à la chaleur. Tous en regard face au lac, à la recherche de leur son. Et un monsieur, là, couché à la belle étoile, à la kurde sur sa couverture qui dort profondément.

Karim avec son grand sourire qui danse kurde malgré sa jambe accidentée. Sia qui de jour en jour prend possession de son corps, de son regard, de sa présence.

Ata, le soir de nos adieux au bord du lac, qui restitue des fragments de tous ces jours de folie passés ensemble. Et nous tous de rire, de tellement rire qu'on a l'impression soudaine de comprendre le farsi.

J'entends le bruit des manches des balais qui frappent le sol et dirigent la jauge vers la scène de la guerre. J'entends le son des cailloux sur les bouteilles en verre et les mots prononcés pour le public qui écoute, les yeux fermés, l'importance de la préservation de l'eau dans ce pays de sécheresse.

Je vois nos jeunes, Parssa, Sahand et leurs potes, leurs yeux qui clignent, leurs petites mains qui oeuvrent, qui solutionnent. Je les vois papillonner autour de Christof pour parler anglais, parler de leur pays, du nôtre, du monde.

Le sourire de Soheib qui s'épanouit de l'intérieur pendant un exercice de chauffe. La douceur et la concentration de Tofik, toujours là, toujours prêt.

Notre repas d'arrivée, assis par terre autour de la nappe, rencontrant pour la première fois ces 24 stagiaires qui vont devenir nos amis.

Je vois les yeux tristes de Michel et de Kianouch, qui ont dû choisir à quel spectacle appartenir, et qui n'ont pas participé aux sorties publiques.

Meran avec sa flûte qui coupe la jauge, qui transforme Mariwan en Hamelin, qui sème de la poésie autour de lui.

Les petites bandes de papiers soigneusement découpées de Hamid notre traducteur de vie, sur lesquels il a inscrit des mots ou expressions qu'il voudrait comprendre. Il ne connaît rien au théâtre de rue, dit-il, mais il veut tout savoir. Il a sorti des tas de documents du net, même le tout premier dossier de Géopolis !

Christof qui pique un fard...famineux à la cantine quand fondent sur lui 4 femmes, qui veulent absolument savoir comment il fait pour attacher ses longs cheveux avec un bâton.

Aram-le-grand, le visage grave qui nous montre la vidéo de son travail théâtral, Hamid qui restitue en français, nous qui sommes à la fois honorés et gênés par cette confiance, qui choisissons soigneusement les bons conseils qui puissent servir son spectacle.

Je vois Samman gérer les spectateurs sur le fond de la scène de l'arbre et s'apercevoir les yeux horrifiés, que malgré sa totale discrétion, il est en plein dans le focus.

Le visage lunaire de Morthesa, qui redresse son corps à chaque fois que nos regards se croisent, avec un immense sourire. L'investissement de Kouroch, à fond, qu'il soit en lumière ou non, en jeu ou pas.

J'entends le chef des services secrets iraniens, au discours de clôture du festival inviter les artistes étrangers à être les ambassadeurs de son pays.

Je vois le foulard blanc de Mina qui s'enfuit dans la cohue. Mina qui souffre quelquefois de son pays comme on souffre d'un amour impossible. J'entends Hadi au micro de la tribune officielle, qui plaide la cause des femmes et celle de l'écologie.

J'ai dans la tête un kaléidoscope de sensations, images, voix, odeurs. Je sais que nous avons vécu une aventure humaine et théâtrale magique, je sais que nous, nous tous : Mina et Hadi, Christophe et moi, nos 24 stagiaires, les jeunes ados, Hamid avons fait un très beau travail. Je sais aussi que le festival et la ville de Mariwan nous ont permis de faire que ce stage de théâtre de rue soit autre chose que de la pédagogie et de l'artistique ; qu'il soit au service, à sa mesure, d'une cause.

Je ne sais pas si nous avons changé les choses, mais je sais que nous les avons dites, avec nos outils.

J'entends le silence et le recueillement de notre toute dernière scène d'hommage. Le public écouter l'histoire du colibri, le plus petit oiseau du monde. Le public regarder ces personnages qui miment l'envol. Le chagrin et la douleur qui se partagent.

Il reste à écrire 4 noms, des noms que Camus diraient ceux des Justes : Sharif Badjor, Omid Kohneposhi, Rahmet Hakiminya, Mohammed Pajouhi.

Sylvie Faivre



Troisième voix :

Écrit au départ de Téhéran- Destination Neuville sous Montreuil en Normandie !

C'était en mois de Juin quand nous, Mina et Hadi, somme allés voir Mr Saeed Asadi le directeur des relations internationaux du centre d'art dramatique de Téhéran, pour lui proposer un Stage Commun avec la Compagnie Française le Pudding Théâtre, et notre groupe, Noir art group sur le thème de théâtre en espace public.

L'envie de ce travail commun était nait lorsque Pudding est venu pour un stage à Téhéran en janvier passé pendant le festival du Théâtre de Fadjr, et nous étions à ce moment en création de notre spectacle, « Les oiseaux de notre temps », une adaptation du texte du poète de 12eme cycle, Attar Neyshabouri, « la conférence des oiseaux ». La création était sous la forme d'un Caravan en Déambulation avec le public et raconte le voyage des oiseaux a la recherche de Simorgh en sept tableaux. Silvi et Christoph que nous connaissions déjà sur le spectacle de Telecity, sont passé sur nos répète pour nous partager leur regard avisé de metteur en espace. A Partir de ce moment-là une envie de création en commun et d'un moment de partage d'expérience dans l'espace public en Iran a vu le jour.

La proposition de Mr. Asadi était de monter un stage au Festival de théâtre de rue à Mariwan, alors lui il a lancé le projet et l'as soutenu, la team du Festival a assuré la suite, l'appel au stage par des canaux nationaux, la réception du groupe, les logements, la nourriture, la programmation et la présentation public du projet pendant le festival.

Le théâtre de rue, ou comme on l'a appelé en Iran, pour faire différencier cette forme contemporaine de sa forme traditionnelle, le théâtre environnemental est une nouvelle forme des arts performatifs en Iran qui depuis une dizaine d'année est en train de s'inventer et s'expérimenter. Nous avons dès le début de notre activité, senti le besoin pédagogique et de la recherche pour le développement de cette forme.

Ça fait déjà dix ans qu'on travaille en tant que le Noir art group sur la demain du théâtre en espace public, Notre souci initial était de créer par cet art un pont, un lien, une rencontre entre l'habitant et son territoire, de sensibiliser et responsabiliser les citoyens envers leur environnement, leur société et la ville. Comment peut-on créer véritablement avec l'espace en tant qu'un des caractères du spectacle, physiquement et historiquement ? Comment se faire influencer par son identité et la culture de ses habitants et comment l'influencer à travers un événement public, qu'on appelle le théâtre dans cet espace collective et commun à nous tous ?

Ce stage avec le Pudding est né aussi à partir de ce besoin, se besoin du partage des expériences et découverte d'un nouveau contexte. On l'a appelée « City language » pour définir comme but une recherche des outils de communication et de la découverte des langages propres au territoire qu'on allait se l'approprier et s'y consacrer.

Le résultat était un voyage d'un groupe de, comme disent Christophe et Silvie, voyageur rêveur, qui avec leur balai a la main réclame avant tous leur implication dans leur espace de vie ; Ils balayent la poussière du temps, nettoient les restes du quotidien, caressent les douleurs et les chagrins, peignent l'histoire, chuchotent les rêves et les espoirs des citoyens, et volent aux cieus de l'imaginaire comme des magiciens.

Le Caravan des balayeurs, caresseurs de la ville, entame leur voyage a travers sept tableaux inspirée par la ville de Mariwan, ses légendes, sa culture, son histoire, ses problématiques d'aujourd'hui et ses envies de demain. C'était au-delà d'un travail, une rencontre extraordinaire avec le Pudding, les stagiaires et les habitants de Mariwan qui nous ont invité a découvrir les recoins de leur vie et leur ville natale. Une écoute parfaite, un partage d'expérience et de regard intuitif et honnête qui a permis à tout le groupe de partir dans une recherche dans les profondeurs de ce que le théâtre a comme tâche de développer, celui d'une thérapie de l'inconscience et la conscience collective de la société, de l'humanité.

Mina Bozorgmehr
Hadi Kamali Moghadam

